

AMERICA! AMERICA!

Trois siècles d'émigration
aux États-Unis (1620-1920)

présenté par Jeanine Brun



a COLLECTION
ARCHIVES

Extrait de la publication

ERRATA

Couverture.

En sous-titre, lire : « Trois siècles d'immigration... »

Cahier d'illustrations.

Légende du document n° 10, lire : « Vers une nouvelle Jérusalem : de Dantzig, immigrants d'Europe centrale et orientale en route pour l'Amérique. (Photo extraite de *The Jewish Daily Forward*.) »

Légende manquante du document n° 30 :
« Un exemple de "melting pot" : le salut au drapeau dans les écoles primaires. (Photo Jacob A. Riis/*Museum of the City of New York*.) »

Légende manquante du document n° 31 :
« Patriotisme de guerre chez les immigrants. (*Washington, Library of Congress*.) »

Jeanine Brun
est agrégée d'histoire et attachée de recherche
au C.N.R.S. Elle prépare une thèse
sur l'immigration américaine à l'époque moderne.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard/Julliard, 1980.

*pour Angèle et André Nemet,
mes parents, qui ont vécu
la version française de cette aventure.*

Présentation

« L'homme est, entre tous les bagages,
le plus difficile à transporter. »

ADAM SMITH.

Le mot immigrant est un apport américain à la langue anglaise : on le trouve pour la première fois en 1789 dans l'ouvrage patriotique de Jedidiah Morse, American Geography¹. 1789, c'est l'année de l'invention de la Constitution américaine. Les Etats-Unis ont donc pris en compte la réalité immigrante dès la fondation de leur histoire nationale.

Qu'est-ce, alors, qu'un étranger dans un pays où chacun, un jour, est venu d'ailleurs? Que sont les racines après un déracinement premier dont tous portent encore la marque? Qu'est-ce qu'un étranger, donc? Ou mieux, qu'est-ce qu'un Américain? Il n'est pas question de tenter de donner une réponse simple à cette question qui n'en comporte pas. Mais il s'agit de mettre cette question à sa place : à l'horizon obligé de toute interrogation sur les immigrants.

La comparaison entre la France et les Etats-Unis permet une approche du problème. La France de l'entre-deux-guerres a disposé, pour assimiler les enfants des immigrants (Italiens, Polonais, Juifs essentiellement) d'un creuset culturel très efficace : l'école. Il y a aujourd'hui des Français d'origine polonaise, il n'y a pas de Polono-Français. Les Etats-Unis fournissent un autre modèle. A la fin du XIX^e siècle, on y parlait de manière péjorative des hyphenated Americans, des « Américains-à-trait-d'union » : Irlandais-Américains, Italo-Améri-

cains, Germano-Américains, Polono-Américains, Judéo-Américains, etc.

Les premiers penseurs du phénomène social américain, un Crève-cœur par exemple, avaient pensé l'Amérique comme un creuset, le fameux melting pot, d'où sortirait un homme nouveau, l'Américain, être de liberté, émancipé des chaînes de l'histoire européenne. La réalité a démenti cet idéal fusionnel. C'est que le brassage d'individus de toutes origines sanctifié par une culture, une littérature, l'adhésion à la République, le patriotisme, renvoie à un modèle historique qui nous est familier : l'assimilation des étrangers par la France de la III^e République. Dans sa forme la plus concrète et la plus immédiate, le creuset ne pouvait être, aux Etats-Unis, autre chose qu'une illusion. En effet, on pourrait dire que le principe de l'Amérique, ce n'est pas la fusion, le mélange, mais l'exclusion et l'autonomie. On ne songerait pas à écrire une histoire de France du point de vue de l'immigration, même si la France du XIX^e et du XX^e siècle a été une importante terre d'accueil. L'entreprise peut être envisagée pour les Etats-Unis. Le problème de l'Amérique n'a pas été de rendre homogène une population sur un espace restreint, organisé autour d'une capitale inspiratrice, symbole d'un Etat organisateur et centralisateur : l'homme issu de la Révolution française porte ses différences à l'intérieur. Etre breton, être juif, être d'origine italienne, polonaise, ce sont des attributs de l'homme privé qui ne débordent jamais dans la sphère publique. En Amérique, l'espace s'est conjugué à l'idéologie pour permettre et même encourager la fragmentation. En l'absence d'un Etat fortement centralisateur, la religion, l'origine ethnique ne sont plus des qualités discrètes, mais des principes — parmi d'autres — d'organisation sociale et politique. On peut y voir la marque des origines puritaines de la Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire de la branche radicale du protestantisme, celle des sectes. On peut y voir — par certains côtés — l'héritage anglais : pour mieux comprendre ce qui avait rendu

possible en Amérique l'esclavage des Noirs et leur séparation d'avec les Blancs, des historiens ont opposé la peur et la haine du mélange propres aux colons anglais, aux métissages de l'Amérique latine. On retrouve ce problème quand on réfléchit aux immigrants européens. Dans la décade 1880-1890, alors que les Italiens de tel village du Mezzogiorno partaient pour New York ou Chicago, ceux du village voisin partaient pour Buenos Aires. Or l'expérience immigrante des Italiens d'Amérique du Nord apparaît comme bien distincte de celle des Italiens d'Amérique latine. C'est que tout différait dans les sociétés d'accueil : la civilisation politique, la stratification sociale, le réel et l'imaginaire.

Ainsi, décrire, explorer l'expérience des immigrants en Amérique, c'est, en un sens, parler de l'essentiel : du rêve américain, du rêve qui fut un jour celui de tout Américain. Et pourtant il faut se garder de toute illusion réductrice : on peut choisir de décrire John Winthrop, gentleman anglais, puritain du Suffolk, premier gouverneur du Massachusetts au XVII^e siècle, comme un immigrant. Mais la conscience historique américaine distingue les Fondateurs et les Pionniers, du peuple immigrant. Lorsque le président Roosevelt parlait d'une nation d'immigrants, il énonçait un truisme à des fins politiques, et non une vérité historique dans sa transparence. C'est un premier paradoxe : le déracinement suivi d'un deuxième enracinement volontariste est un archétype américain, mais l'expérience des immigrants a été de trouver une place dans des cadres déjà donnés.

Avant d'être la terre d'accueil et de labour pour des millions d'immigrants, les Etats-Unis d'Amérique, et avant l'époque nationale, les colonies anglaises d'Amérique du Nord au XVII^e et au XVIII^e siècle ont d'abord été une réussite coloniale. C'est le succès de l'implantation des colons anglais, écossais, allemands qui a donné à l'Amérique son style premier. Ce sont les alluvions successives de l'Europe du Nord, puis du Sud et de l'Est qui lui ont donné sa vitalité, sa diversité.

Les Etats-Unis sont cependant, sans conteste, un pays

d'immigrants : 40 millions d'Européens sont venus s'y installer de 1820 à 1920. Ils venaient d'abord des îles Britanniques : Angleterre, Ecosse, et surtout Irlande. Dans les années 1850-1880, ils vinrent surtout nombreux d'Allemagne et des pays scandinaves. Après 1880, c'est l'Europe de l'Est, les Balkans et l'Europe du Sud (c'est-à-dire, en fait, surtout l'Italie) qui fournissent les gros bataillons. Le volume de l'immigration a évidemment beaucoup varié au cours du temps. L'année record est 1907. Entre 1865 et 1900, il y a eu chaque année entre 200 000 et 500 000 immigrants par an, selon les fluctuations de l'économie américaine, essentiellement. A partir de 1900 jusqu'en 1914, c'est entre 500 000 et 1 200 000 immigrants qui sont entrés annuellement. La guerre, puis les lois de 1924 pour restreindre l'immigration ont porté un coup d'arrêt à cet afflux.

En matière de race, les observateurs ont souvent été frappés de la pratique des Etats-Unis qui ne connaît que les Blancs et les Noirs et ignore les subtilités du métissage. La situation est quelque peu différente en ce qui concerne la nationalité. Certes, on est américain de naissance, par naturalisation, ou l'on est étranger, comme ailleurs. Mais si techniquement l'immigrant est un étranger, il est en fait, presque toujours, un futur citoyen. Les recensements décennaux ont, par ailleurs, comptabilisé une catégorie différente : les descendants d'immigrants à la première génération (« nationaux de parenté étrangère »). On peut penser que le recensement de la population américaine ayant un parent non américain est une sorte de comptabilité de l'assimilation inachevée. Elle recense ceux que les Américains de souche plus ancienne (anglo-saxonne ou non) ressentaient comme partiellement américanisés. Elle a pu être l'indice d'un refus. En 1900, il y avait 15 646 017 Américains dont un des parents au moins était étranger, pour 76 millions d'habitants. En 1920, sur 106 millions et demi d'habitants, 22 686 204 étaient dans ce cas : plus de 20 % de la population.

L'expérience immigrante

Par-delà la chronologie, l'immigration impose ses rythmes propres, ses drames répétitifs : exil, voyage, découverte d'une langue inconnue, nourritures nouvelles, présence obsédante du travail qui érode les espérances. L'histoire modifie toutes les conditions, on passe de la voile à la vapeur, de la carriole au chemin de fer; les visages changent, mais il demeure un noyau irréductible dans l'aventure immigrante. C'est précisément l'aventure qui en définit peut-être la qualité. Elle crée la distance entre ceux qui sont restés et ceux qui sont partis. On a essayé de respecter dans ce livre cette spécificité en n'adoptant pas un parti strictement chronologique, mais en suivant de près les vagues de l'espérance immigrante : vers la terre, mais aussi vers l'utopie, vers l'industrie et vers la ville. Il fallait suivre aussi les Etats-Unis dans leur évolution à l'égard des immigrants, l'ambivalence foncière des idées et la pratique toujours libérale jusqu'aux années 1920.

Certes, l'expérience douloureuse et humble de l'immigration, on s'attachera à lui donner la parole. Elle s'est inscrite d'abord dans les lettres au pays — souvent dictées à qui savait écrire — et qui ont été réunies pour la Suède, la Norvège, la Pologne. Souvent ces lettres étaient publiées dans les journaux locaux en Europe : elles permettaient aux parents, aux amis, aux futurs candidats à l'émigration de s'imaginer de manière concrète et précise la vie dans le Nouveau Monde. Mais, par le fait même qu'elles avaient un public qui dépassait largement le cercle familial, elles n'étaient pas innocentes. Souvent, par le biais de ces lettres, c'est une véritable propagande pour ou contre l'Amérique qui s'exprime. Les Mémoires d'immigrants existent aussi. Il s'agit, bien sûr, de notabilités, mais qui ont souvent commencé modestement et qui — si elles ont fait une carrière politique — connaissent particulièrement bien l'expérience immigrante. Les souvenirs du publiciste juif

Abraham Cahan (ainsi que son roman L'Ascension de David Levinski) en sont un bon exemple.

Les journaux publiés à l'intention du public immigrant sont un autre réceptacle de sa mémoire. Ils ont longtemps constitué un lien privilégié entre l'Amérique et les nouveaux transplantés par leur rôle quasi pédagogique. La presse américaine en langue non anglaise expliquait l'Amérique à son public tout en donnant à ses lecteurs une mesure de leur unité, de leur force. Tels furent, chacun à sa manière, deux grands journaux « ethniques » de New York : Il Progresso italo-americano, en italien, et le Jewis Daily Forward en yiddish.

La grande vague d'immigration des années 1890 a coïncidé avec l'élan du réformisme progressiste américain. Celui-ci n'a pas toujours été favorable aux immigrants. De fait, la composante anti-immigrante, et particulièrement anti-irlandaise des Ligues de Tempérance, manifestations réformistes par excellence, est très claire. De même, il y a, dans le féminisme de Margaret Sanger, apôtre du contrôle des naissances, une composante d'eugénisme xénophobe, dans la période qui précéda la Grande Guerre. Richard Hofstadter a bien montré les ambiguïtés de ce progressisme où l'Amérique ancienne, protestante, anglo-saxonne, s'est parfois accomplie en se défendant contre toute intrusion et contre les « machines » politiques aux mains des immigrants récents (souvent irlandais) qui les dépossédaient de la direction de leurs affaires.

C'est ainsi que le mouvement visant à humaniser les villes ne pouvait que rencontrer de front le problème immigrant : c'est l'afflux de ces étrangers, leurs faibles moyens, leurs instincts communautaires, leur exploitation facile dans la jungle immobilière des villes qui ont créé cette réalité si peu américaine : l'immeuble surpeuplé, les taudis, les tenement houses. A cela, l'Amérique traditionnelle progressiste a répondu par les settlement houses : vrais centres sociaux et culturels, dans le désert social des Etats-Unis à leur grande époque

capitaliste, lieux d'américanisation surtout. Les publications des settlement houses, les témoignages de leurs animateurs (surtout des femmes) auprès des commissions d'enquête du Congrès, les souvenirs, les manuels pour américaniser les immigrants : il y a là tout un matériel qui permet de comprendre l'aspect américain particulier de l'expérience immigrante.

En dernier lieu, l'historien de l'immigration bénéficie, pour la grande vague des années 1890-1914, des recueils d'histoire orale, de ces archives au magnétophone que les historiens américains sont en train de constituer. Elles sont particulièrement précieuses pour connaître les immigrants, car une bonne partie d'entre eux n'avaient pas accès à l'écriture. Enregistrer leur parole sauve de l'oubli leur expérience spécifique.

Ce petit livre présente une histoire qui s'étend sur la longue durée : quelque trois siècles. Il fallait donc se limiter : j'ai choisi l'eurocentrisme. C'est de l'Amérique qui a fait rêver les Européens et qui les a mis en branle dont il s'agit dans les pages qui suivent : les Asiatiques, les Latino-Américains, les Africains des Etats-Unis méritent mieux que des mentions précautionnelles. On ne les rencontrera pas ici.

L'histoire de l'immigration aux Etats-Unis tourne souvent au palmarès où l'on s'efforce de n'oublier aucune des nationalités présentes en Amérique. J'ai essayé de présenter des exemples et leur signification pour la conscience américaine; c'est délibérément que j'ai sacrifié une exhaustivité impossible à un effort de cohérence.

**L'immigration
et l'identité
américaine**

S'agissant des immigrants, la sensibilité américaine a donc longtemps hésité entre deux interprétations également réductrices : tous les Américains ont été des immigrants (et l'histoire du peuple américain serait plu-

tôt du type fusionnel); certains Américains (les descendants des colons du XVII^e et du XVIII^e siècle) pourraient prétendre à une américanité plus profonde, plus authentique, voire supérieure. Il y aurait les Américains de la mission, ceux qui vinrent mus par une exigence religieuse, et les autres, venus pour le mieux-être. Personne, aujourd'hui, ne se réfère plus sérieusement à l'une ou à l'autre de ces manières de voir. Elles ont démontré pourtant, chacune à sa manière, que l'immigration n'a pas été vécue par les Américains en termes purement démographiques, économiques ou sociaux, mais en termes d'identité.

Si les témoignages directs abondent sur cette grande migration moderne, il ne faut pas se laisser abuser par leur transparence. Récits de souffrances, de déracinement, de succès parfois, ils racontent, ils sont la chronique modeste d'une aventure emblématique, même si le Graal américain, c'est souvent — pourrait-on croire — de pouvoir se vêtir et manger à sa faim. La saga vaut pour elle-même, mais sa signification la dépasse.

Chez les historiens américains aussi, l'immigration a connu des fortunes très diverses : il y a eu une histoire de l'Amérique qui ne considérait les immigrants que comme des intrus et les perturbateurs du système politique. A celle-ci a répondu longtemps une histoire des immigrants sous la forme des « contributions » : contribution des Allemands à l'Amérique, ou des Hollandais, ou des Suédois, voire des Irlandais. Depuis les années 1930, les grands historiens de l'immigration ont cessé de faire la chronique des grands hommes d'origine non américaine pour étudier la masse des immigrants : Marcus Lee Hansen, Theodore C. Blegen, Oscar Handlin ont remis le phénomène à sa place, à la fois massive et éminente. Mais ont-ils eu raison de faire de l'immigration le thème central de l'histoire américaine et de l'immigrant le paradigme de l'homme américain?

Le poids de certains chiffres va dans ce sens : en 1907, année record de l'immigration, 1 285 349 per-

sonnes ont immigré aux Etats-Unis. 338 000 d'entre elles venaient de l'Empire austro-hongrois, 286 000 d'Italie, 259 000 de Russie. L'immigration, et même l'immigration récente, celle dont le souvenir n'est pas effacé, est l'une des expériences communes à la majorité des Américains.

Cependant, les recensements décennaux de 1900 et de 1920 qui encadrent les plus grosses vagues d'immigration ouvrent sur une autre réalité : en 1900, il y avait 76 millions d'Américains dont près de 10,5 millions étaient nés à l'étranger. En 1920, pour 106 millions et demi d'habitants, 14 204 149 étaient nés à l'étranger. Dans ces années-là, jamais la population d'immigrants récents aux Etats-Unis n'a dépassé 15 % de l'ensemble de la population. Les immigrants constituaient ainsi une forte minorité à l'échelle nationale. Localement, dans telle ville, dans tel quartier, ils étaient parfois majoritaires. A long terme, sans aucun doute, l'immigration a représenté un phénomène majeur, mais dans les années où l'opinion publique anglo-saxonne ou « assimilée » était le plus crispée sur le thème de l'invasion des immigrants, la réalité ne correspondait pas aux fantasmes d'exclusion.

C'est en 1790, lors du premier recensement de la jeune nation, que la population des Etats-Unis était le plus hétérogène. On y trouvait alors : 60,9 % d'Anglais, 8,3 % d'Ecossais, 9,7 % d'Irlandais (en majorité des Ecossais d'Irlande, presbytériens), 8,7 % d'Allemands, et 12 % de Hollandais, Français, Suédois et autres... Encore les chiffres nationaux aplatissent-ils le phénomène. Benjamin Franklin estimait, à l'époque de l'Indépendance, qu'un tiers des habitants de la Pennsylvanie était d'origine allemande. Si les côtes de la Virginie, du Maryland, des Carolines, de la Géorgie étaient peuplées d'Anglais, l'arrière-pays, le piedmont de ces provinces devenues Etats avait une population mêlée : Scotch-Irish et Allemands formaient de grosses minorités, parfois des majorités locales. C'est dans les années de la genèse nationale que se sont élaborés certains mythes

et certaines réalités durables — manières d'affronter l'hétérogénéité du peuplement : le mythe de l'homo novus americanus de Crève-cœur, surgissement de la nouveauté d'un type humain plutôt que fusion des vieilles humanités européennes, et la réalité de la politique « ethnique » en Pennsylvanie où les hommes politiques ont pu jouer des blocs homogènes dans l'éparpillement des populations. Aux Etats-Unis donc, la diversité des populations a précédé l'âge industriel et urbain. C'est un problème présent dès le XVIII^e siècle, constitutif de la nation et de l'identité américaines.

**Le pain, les rêves,
le salut**

Il y a une chronologie traditionnelle de l'immigration aux Etats-Unis : l'époque coloniale est la période pionnière et fondatrice. L'immigration était alors majoritairement anglaise mêlée d'Ecossais, d'Irlandais, d'Allemands. En fait, même s'ils sont arrivés dans les colonies comme des serviteurs engagés sous contrat (qui paient leur passage de quatre ans de travail pour un patron), ces premiers arrivants ne sont pas, dans la vision la plus conventionnelle de l'histoire américaine, des immigrants, mais des fondateurs.

Viennent ensuite tout au long du XX^e siècle les immigrations irlandaise, allemande, scandinave. « Vieille immigration » de l'Europe du Nord : les Irlandais compensant mal aux yeux des censeurs d'alors leur catholicisme et leur misère par leur connaissance de la langue anglaise. Les Allemands, les Scandinaves, le plus souvent protestants, s'adaptaient facilement à des modes de vie proches des leurs. En fait, Irlandais, Allemands, Scandinaves affluaient vers les Etats-Unis depuis le XVIII^e siècle. C'est dans la dernière décennie du XIX^e siècle qu'arrivèrent massivement les nouveaux venus d'Italie, de Russie, des parties slaves et hongroises de l'Empire austro-hongrois. Aux Américains de plus vieille souche, le phénomène apparut nouveau et ils

parlèrent, souvent de manière critique et xénophobe, de « nouvelle immigration ». Il y avait bien eu une modification dans la géographie de l'émigration : en 1890, sur 9 250 000 étrangers vivant en Amérique, 4 350 000 venaient de l'Europe du Nord (Royaume-Uni, Scandinavie, Pays-Bas, Luxembourg, Belgique, France), 2 784 000 venaient d'Allemagne, 650 000 de l'Europe de l'Est et 206 000 de l'Europe du Sud (c'étaient, en grande majorité, des Italiens), alors qu'en 1907, l'Europe du Nord ne fournissait plus que le sixième des nouveaux venus. Autriche-Hongrie et Russie comptaient pour 45 % et l'Italie seule pour 23 %. L'Europe orientale et l'Europe du Sud s'ouvraient à leur tour à l'espoir américain.

Pourtant, la chronologie traditionnelle de l'immigration gauchit l'évolution historique bien plus qu'elle ne la suit. Elle reflète les théories du darwinisme social du début du XX^e siècle selon lesquelles la réussite sociale était la sanction de la sélection naturelle chez les êtres humains. En premier lieu elle pèse les qualités des peuples sur des balances que l'historien d'aujourd'hui récuse, préférant le Nord au Sud, le protestant au catholique, le Caucasien (mot qui signifie l'aryen dans la littérature raciste américaine) aux Slaves et aux Latins. Mais une autre arithmétique, antérieure aux rationalisations racistes, vient soutenir cette chronologie et relayer le lieu commun qui oppose la terre au ciel, la religion au matérialisme, l'arithmétique des motifs de l'immigration : la religion aurait seule soutenu l'ardeur des Fondateurs, la liberté politique aurait ensuite inspiré les immigrants du XIX^e siècle, c'est pour sortir de la misère que les « nouveaux immigrants » auraient choisi les Etats-Unis. On rappelle ces schémas pour mémoire : ils témoignent à leur manière d'une réalité qui leur échappe.

Les commencements mêmes de l'Amérique montrent une double origine. Au début du XVII^e siècle, la fondation de la Virginie est une entreprise commerciale : les actionnaires espéraient y découvrir des métaux pré-

Qu'est-ce qu'un Américain ?

ou qu'est-ce qu'un étranger, dans un pays où chacun,
un jour, est venu d'ailleurs ?

L'immigration n'est pas seulement l'aventure collective
des hommes partis de la vieille Europe
à la recherche de racines nouvelles.

De l'utopie paysanne aux réalités industrielles,
des espaces vierges à la jungle des villes,
elle est la chaîne des expériences, souvent contradictoires,
qui, pendant trois siècles, ont façonné
l'identité américaine.

America ! America !

Au cœur de la conscience historique de l'Amérique,
l'immigration parle de l'essentiel : du rêve
qui fut un jour celui de tout Américain.



*Collection d'inédits
au format de poche.*



Extrait de la publication